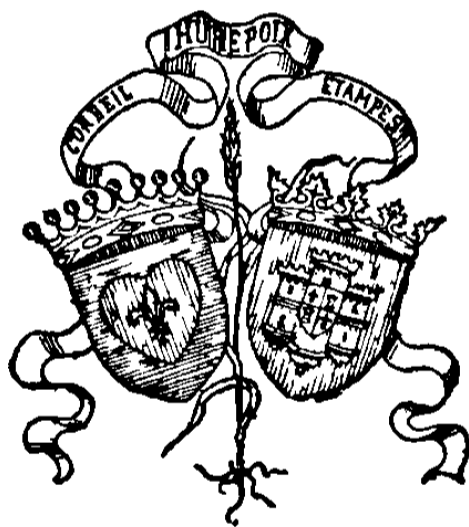


BULLETIN
DE LA SOCIÉTÉ
HISTORIQUE & ARCHÉOLOGIQUE
DE CORBEIL
D'ÉTAMPES ET DU HUREPOIX

3^e Année — 1897

2^e LIVRAISON



PARIS

ALPHONSE PICARD ET FILS, ÉDITEURS

LIBRAIRES DES ARCHIVES NATIONALES ET DE LA SOCIÉTÉ DE L'ÉCOLE DES CHARTES

Rue Bonaparte, 82

—
1897

RELATION
DE LA
RÉCEPTION FAITE A LOUIS XIV
A SON PASSAGE A ÉTAMPES
(Septembre 1668)

Nous avons toujours eu à cœur de recueillir avec la plus profonde sollicitude tous les documents imprimés ou manuscrits qui peuvent être de quelque intérêt pour la ville d'Etampes. En collectionnant ces épaves du passé, dont quelques-unes sont uniques, nous n'avons d'autre but que d'ajouter quelques pages de plus à l'histoire de la ville qui nous a vu naître; ces documents, sans être de la première importance, n'étant pas moins dignes de figurer dans les annales de la cité.

De tout temps, en France, l'entrée du souverain dans une ville a été considérée comme un événement de la plus haute portée, que les chroniqueurs locaux ont eu soin de ne point oublier. En effet, ces fêtes ont pour l'homme sérieux une certaine importance qui échappe communément aux yeux du vulgaire; car, dans bien des cas, le voyage du prince a pour objet de se rendre compte par lui-même des besoins et de l'esprit d'une population qu'il croyait lui être hostile et qu'il jugeait sous un faux jour. Ce voyage, quand même il ne serait qu'une promenade d'agrément, procure toujours, dans les localités où il s'effectue, des bienfaits inattendus qui laissent dans les cœurs des souvenirs ineffaçables.

On comprend donc l'utilité de recueillir avec le plus grand soin tout ce qui s'est dit ou fait en pareille circonstance. Les récits de ces fêtes procurent en outre aux générations futures de précieux

enseignements qui les aident à connaître et à apprécier les faits et gestes de leurs ancêtres. Malheureusement, et par suite de l'incurie des municipalités des temps passés, dans bien des localités il n'existe aucune trace de la relation officielle de ces événements. Dans d'autres, où ce travail a été fait, le vandalisme révolutionnaire l'a anéanti, en dispersant à tous les vents les archives des hôtels-de-ville, dont les registres servirent maintes fois à confectionner des cartouches.

Nous pensons que, si les archives de la ville d'Etampes sont muettes à l'égard du passage de Louis XIV dans notre ville, en 1668, la cause peut en être attribuée, non pas à la négligence de la municipalité, mais plutôt au bouleversement politique de 1793. Quoi qu'il en soit, les documents authentiques que nous possédons nous permettent de combler la lacune existante.

L'année 1668 fut une des plus brillantes du règne de Louis XIV. Après avoir conquis, en 1667, toutes les places fortes de la Flandre, il s'empara, en trois semaines et en plein hiver, de la Franche-Comté, qu'il dut rendre quelques mois après, en exécution du traité conclu à Aix-la-Chapelle. Forcé alors de rester quelque temps dans l'inaction d'une paix qui lui procurait quelques loisirs, ce monarque, qui, tout en aimant la guerre, ne dédaignait ni le faste ni les plaisirs, voulut faire voir aux populations de son royaume qu'il savait joindre à la gloire des armes la magnificence d'une cour qui n'avait pas d'égale en Europe.

C'était un spectacle vraiment curieux de voir alors la fine fleur de la noblesse, si arrogante et si fière, et avec laquelle la royauté comptait autrefois, mais que la hache de Richelieu avait rendue depuis si humble et si soumise, graviter autour de ce roi orgueilleux qui avait pris pour emblème le soleil, avec cette devise prétentieuse : *Nec pluribus impar*. Il n'y avait point de bassesse qu'elle ne fît pour lui plaire, et le plus petit sourire qui tombait des lèvres du maître était accueilli comme une insigne faveur par tous ces courtisans sans dignité.

Au commencement de l'automne 1668, et sans doute pour complaire à la douce et touchante duchesse de La Vallière, sa maîtresse, qui était alors en grande faveur, Louis XIV résolut d'aller se promener à Chambord, afin de faire respirer l'air natal à celle qui devait, quelques années plus tard, sous le nom de sœur Louise de la Miséricorde, se renfermer au fond d'un cloître de Car-

mélites, pour y pleurer ses fautes et les infidélités de son royal amant.

Le 21 septembre, le roi et la reine arrivèrent à Etampes ; quelques jours auparavant, une foule d'équipages et un grand nombre de troupes de toutes armes les avaient précédés, et, depuis le fameux siège de 1652, notre ville n'avait point vu un tel déploiement de forces, qui ressemblait plutôt à une marche d'armée entrant en campagne qu'à l'escorte d'un roi en voyage.

Les officiers municipaux, en apprenant le départ du roi pour Chambord, lui dépêchèrent à Chastres (1) un émissaire, pour connaître comment il voulait être reçu. Mais, quoiqu'il lui fût répondu qu'il n'y aurait, pendant tout le voyage, ni harangue ni présents à faire, ils ne purent souscrire à une aussi sèche résolution.

Les habitants prirent donc les armes le matin et se rendirent hors la ville, où ils rencontrèrent le maître des cérémonies qui leur donna l'ordre de se retirer. Le maire et les échevins qui suivaient par derrière reçurent également de cet officier la même injonction, mais ils passèrent outre et continuèrent leur chemin jusqu'à la tête du faubourg, en face le couvent des Capucins, où ils demeurèrent exposés au soleil et à la poussière une partie de la journée.

A cinq heures parut le carrosse du roi, précédé de plusieurs autres et de celui du capitaine des gardes. Le roi, en voyant les officiers de ville réunis et prêts à le recevoir, fit arrêter ses chevaux. Alors, le maire René Hémard (2), à la tête des échevins prononça à genoux la harangue suivante :

« Sire,

« Nous venons moins apporter aux pieds de Vostre Majesté les clefs de cette pauvre ville, que le zèle et les respects sincères du reste de ses habitans. Les premières luy sont deües comme au

(1) Chastres, aujourd'hui Arpajon (depuis 1721), chef-lieu de canton de l'arrondissement de Corbeil.

(2) René Hémard, sieur de Danjouan, Lieutenant particulier au bailliage d'Étampes, Conseiller du Roi, naquit à Etampes en 1622 ; élu maire de cette ville en 1667, il résigna ses fonctions en 1670. Il mourut le 25 janvier 1691. Il a publié en 1653 un recueil d'épigrammes assez lestes, portant ce titre : *Les restes de la guerre d'Estampes*, faisant ainsi allusion à ses papiers qui avaient été brûlés pendant le siège de 1652. Cet ouvrage, devenu très rare, a été réimprimé de nos jours.

monarque de la France, et les seconds comme à celui qui mérite l'estime de toute la terre; l'un par cette puissance commune que les souverains ont sur les corps, et l'autre par ce doux empire particulier, qu'ils doivent avoir, et qu'ils n'ont pas souvent comme elle, sur les cœurs.

Oui Grand Prince, quand la nature
Par erreur ne t'eust pas fait Roy,
Le Peuple françois en murmure
Se seroit rangé sous ta loy.

« Mais permettez vous, Sire, à des chétifs provinciaux, aveuglés de ce soudain bonheur, de bégayer un peu sur le sujet le plus illustre du monde? Des nains ozeront-ils pour un moment s'ériger en géans? Non, Sire, encore un coup nous n'apportons icy de bonne foy que des cœurs muets, mais ardents et fidelles; les plus belles paroles qui s'offrent, n'arrivent pas à la moitié de leur imagination, et ne trouvent rien dans le destin et la vie des Alexandres et des Césars, qui ne cedde à la gloire des vostres, soit au dedans, soit au dehors, soit en la céleste bénédiction d'une nombreuse famille royale qui leur a manqué, et fait toujours le plus seur bonheur de l'Estat, soit en la grandeur martiale de vos faits héroïques, relevés par la conjuncture des temps, infiniment au-dessus de ceux de ces anciens braves. Dans leurs siècles maladroits et presque sans defence, le gain d'un royaume ne coustoit pour l'ordinaire que celui d'une bataille, au lieu qu'en celui-cy, l'esprit et le courage liés ensemble, résistans pied à pied, ne laissent plus guère monter sur les remparts ruinés d'une bicoque, qu'à travers les ponts encore demy vivans d'un millier de corps morts. Et néanmoins où en sont à présent ces vieilles testes ruzées de Madrid, et ces pezans bras d'Allemagne, devant mon Roy? Où en est toute l'Europe? En cervelle, en admiration et en crainte; et ne sçait-on pas de bonne part, que ces importantes impressions ont donné à Raab, et donnent ailleurs jusques dans le turban mesme? Grand Prince nous n'avions pas peut estre dessein d'aller si avant, mais comment ne pas essayer à suivre Vostre Majesté, quoy que de loing, et comment finir une gloire infinie, si ce n'est en disant sans fin, après les protestations ordinaires et extraordinaires d'une fidélité inviolable, de bouche et de cœur, Vive le Roy! »

Ce discours, presque inintelligible pour nous, reçut cependant les applaudissemens de la foule, et le cri de vive le roi fut répété

par toute la population accourue, qui se trouvait groupée en manière d'amphithéâtre sur le penchant de la petite colline faisant face à la route. Aussitôt après, le maire se leva, prit les clefs dorées de la Ville, qui étaient déposées dans une corbeille de gaze d'argent, et les présenta au roi, lequel, avec un visage satisfait, répondit obligeamment : *Gardez-les, je vous les rends, elles sont en bonnes mains.*

Pendant que le maire prononçait sa harangue, les pères Capucins de leur côté offrirent et firent recevoir à la reine, qui se trouvait dans le carrosse à gauche, ainsi qu'aux dames de sa suite, des fruits de leur jardin, lesquels furent trouvés si savoureux que, plus tard, ils attirèrent au couvent une foule de visiteurs dont ces bons pères se seraient bien passés.

Les officiers du bailliage, ayant à leur tête le lieutenant-général de Bry, attendaient le roi entre la porte de la Couronne et la porte Saint-Jacques, qui était décorée des armes de France et de celles de la ville et sous laquelle on avait étendu un très grand tapis (1). Ce magistrat harangua également Leurs Majestés, qui entrèrent ensuite en ville au son des cloches de toutes les églises et se rendirent à l'hôtel des Trois-Rois où elles couchèrent.

Cet accueil bienveillant ayant fait renaître la confiance dans les cœurs des officiers municipaux qui savaient que le roi était fortement prévenu contre les habitants, qu'il croyait avoir pris les armes contre lui en 1652, le maire se proposa alors de faire des présents et de parler à la reine à part, afin d'apitoyer cette princesse sur le sort de sa malheureuse cité. A cet effet, il chargea deux échevins de sonder le terrain; mais le maître des cérémonies, auquel le roi avait fait des reproches sur l'inobservation de ses ordres, se montra si irrité contre eux qu'il fallut en demeurer là.

Le maréchal de Turenne, sans doute par esprit de politique ou

(1) A cette époque, la grande route aboutissait par le faubourg Evezard à la porte de la Couronne. Il existait le long des fossés un chemin qui reliait cette dernière porte à celle Saint-Jacques; la route actuelle était un chemin étroit. En 1775, le peu d'élevation de la voûte de la porte de la Couronne ayant occasionné de graves accidents, la porte fut démolie et la route prolongée jusqu'à l'endroit appelé aujourd'hui la Poignée. L'entrée principale de la ville était par la porte de la Couronne, la route traversant la ville suivait les rues Evezard, de la Juiverie, Saint-Antoine, Basse-de-la-Foulerie, des Cordeliers, et sortait de la ville par la rue d'Enfer et la porte Saint-Gilles, vers la ruelle du Mouton, près de laquelle on voit encore aujourd'hui le chemin de ronde longeant les anciens remparts

de divertissement, monta à cheval aussitôt qu'il fut descendu de carrosse et alla revoir les restes des demi-lunes, les brèches et les autres fracas du siège auquel il avait pris une si grande part. Cette curiosité intempestive, qui semblait rouvrir des plaies encore mal fermées, ne plut guère aux habitants, qui en manifestèrent hautement leur mécontentement.

Le lendemain, le roi se remit en route, après avoir entendu la messe au couvent des pères Cordeliers, et tous les officiers qui avaient assisté la veille à la réception se trouvèrent en dehors de la porte Saint-Martin, qui était décorée comme celle de Saint-Jacques, pour le saluer en passant.

Le 19 octobre suivant, le roi coucha encore à Étampes en revenant de Chambord. Le corps de Ville alla à sa rencontre jusqu'aux dernières maisons du faubourg. Le Maire lui présenta de nouveau les clefs de la Ville, mais il ne fit point arrêter son carrosse et donna simplement l'ordre à son cocher d'aller au pas. En prenant congé d'eux, il leur dit en riant, et faisant signe de la main : *Elles sont bien, je vous l'ai déjà dit.*

Le lendemain, entre dix et onze heures, le roi, la reine et toute la cour allèrent entendre la messe à l'Église Notre-Dame. En leur honneur, la châsse fut descendue et placée vers l'Évangile, disposition qui causa un très grand trouble aux aumôniers pour le placement du prie-dieu du roi, qu'on avait relevé par un plus grand tabouret que celui de la reine. Enfin, après l'avoir changé cinq ou six fois de place, le premier fut laissé près de l'autel, du côté droit en entrant, vers l'Épître, et l'autre vis-à-vis, du côté de l'Évangile.

Un peu avant l'issue de la messe, le corps de ville quitta l'église pour se rendre hors de la porte Saint-Jacques, où, quelques instants après, le roi passa et témoigna au maire et aux échevins par un baissement de tête qu'il agréait leurs respects (1).

Paul PINSON.

(1) Au cours de son règne, Louis XIV passa encore plusieurs fois à Étampes, pour se rendre au château de Chambord. Ce qui le prouve, c'est que, le 6 octobre 1669, Molière joua devant lui, à cette résidence royale, *Monsieur de Pourceaugnac*, et, le 14 octobre 1670, il y donna également pour la première fois sa comédie du *Bourgeois Gentilhomme*. Mais nous ne sachons pas que, dans ces différents voyages, le roi ait été reçu par les habitants de notre ville.